

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 5.
ABONNEMENTS.	2 CENTS	ADMINISTRATION ET REDACTION:
Un an \$ 1.00	LE NUMERO.	32 RUE BONSECOURS
Six mois 50		Boite 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois 25		

MONTREAL, 2 JUIN 1881.

PHAROLD LE BOHEMIEN.

V

(Suite)

—Ce pays paraît bien désert, dit-il. Comment osez-vous vous y aventurer seules, Mlle Marguerite et vous ?

—Oh ! nous sommes connues et aimées de tout le monde, et nous ne courons aucun danger. Depuis la mort de mon oncle de Lalande que l'on trouva assassiné dans ce vallon, c'est-à-dire depuis vingt ans, on n'a pas souvenir qu'un acte de violence ait été commis dans le pays, et encore celui-là le fut par un malfaiteur certainement étranger, car on ne put jamais le découvrir.

—On n'eut pas même de soupçons ? demanda d'Availles avec une curiosité dont il ne fut pas maître.

—Ils se portèrent bien un instant sur un bohémien qui se trouvait alors dans le pays, mais avec si peu de

raison qu'on les abandonna presque aussitôt.

—Il me semble, cependant....



Il se leva lentement et alla à leur rencontre. (P. 50, col. 2.)

le connaissent. Il vous suffira, d'ailleurs, de le regarder pour être convaincu de son innocence. J'ai rarement vu figure plus franche et plus ouverte, plus noble, même, dirais-je, s'il ne s'agissait d'un bohémien.

—Que les bohémiens sont des gens fort capables de pareils crimes, voulez-vous dire ? C'est vrai. Mais Pharold n'était pas un bohémien ordinaire. Il avait été élevé dans notre famille et portait à mon oncle Lalande, dont il n'avait reçu que des bienfaits, une amitié si vive et si reconnaissante, qu'on ne pouvait raisonnablement l'accuser. Du reste, le comte d'Erbray, qui cependant l'avait eu aversion, je ne sais pourquoi, fut le premier à proclamer son innocence et à demander sa mise en liberté.

—Il s'appelait Pharold ? dites-vous. Mais n'est-ce pas là le nom du bohémien dont nous allons visiter la tribu ?

—C'est le même homme et un homme assez singulier, au dire des personnes qui

—Et pensez-vous qu'il vous reconnaisse ?

—Mais c'est déjà fait, et ma surprise a même été grande quand je l'ai entendu hier me saluer en m'appelant par mon nom. Il m'a aussitôt appris le sien, il est vrai, et m'a dit avec une émotion qui m'a vivement touchée, que je ressemblais à mon père. Puis, tout en causant de choses et d'autres, il m'a demandé si j'étais mariée, et, sur ma réponse négative, il m'a offert en souriant de me dire ma bonne aventure et de me faire le portrait de mon futur seigneur et maître.

—Et vous avez accepté la proposition ? fit d'Availles en regardant Isidora d'un air railleur.

—Dieu m'en garde ! répliqua-t-elle vivement.

—Pourquoi donc ?

—Mais pour mille raisons assez difficiles à définir, et qui m'ont toujours fait regarder cette folle curiosité, que nous avons tous de soulever le voile qui nous cache l'avenir, comme le plus sot et le plus impertinent des désirs. D'abord, parce qu'on a beau rire de ces prédictions, on en a toujours l'esprit plus ou moins frappé, chose qui à elle seule, et par le soin même qu'on met à éviter le malheur ou l'accident dont on vous a menacé, est fort capable de vous y faire tomber.

—Puis, ajouta d'Availles en souriant, parce qu'on a souvent dans ces prédictions une confiance plus grande qu'on n'ose l'avouer.

—Quand cela serait, n'aurait-on pas raison ? répliqua vivement Isidora. J'y crois un peu, je l'avoue. Mais vous-même, colonel ?

—Moi ! repartit le colonel, pas le moins du monde.

—De sorte que vous n'éprouveriez aucune appréhension à consulter mon ami Pharold ?

—Une forte envie de rire, peut-être, mais rien de plus.

—Et vous ririez même s'il vous annonçait de grands malheurs ou de mystérieux dangers ?

—Je me garderais, du moins, de m'en affecter, sachant trop bien que la vie est presque toujours semée de pareils accidents.

—Alors, j'ai bonne envie de vous prêter au mot et de mettre votre courage à l'épreuve.

—J'y consens volontier. Seulement, je vous prévins d'une chose : c'est que Pharold, en vous voyant à mon bras, ne manquera pas de me prédire que je vous épouserai tôt ou tard, et....

—Eh ?....fit Isidora qui rougit légèrement.

—Comme je ne vous ferait pas un mystère de la prédiction, ce sort fâcheux, par le soin même que vous mettez à l'éviter, pourrait bien devenir votre partage.

—Eh bien ! qu'à cela ne tienne, colonel ! s'écria Isidora en partant d'un joyeux éclat de rire. J'en courrai les risques.

D'Availles fit écho à sa gaieté, mais non sans une certaine amertume intérieure, car il sentait que le rire d'Isidora n'eût pas été si franc, si elle n'eût été bien convaincue que l'âge et la laideur du colonel enlevaient toute signification sérieuse à la plaisanterie.

Ils se trouvaient alors dans l'allée du petit bois, à quelques pas de l'endroit où elle débouchait dans la lande. Edouard et Marguerite, qui les avait constamment précédé d'une cinquantaine de pas, venaient de s'arrêter pour les attendre. Ils semblèrent l'un et l'autre assez surpris de la gaieté de leurs deux compagnons,

—Eh bien ! d'Availles, s'écria Edouard, vous l'avais-je dit, que la bonne humeur d'Isidora aurait raison de votre mélancolie. Mais pourrait-on savoir ce qui vous fait rire de si bon cœur ?

—Ce qui nous fait rire ? repartit d'Availles. Si peu de chose, en vérité, que vous aurez peine à le croire : un déficit que mon incrédulité m'a valu. J'ai prétendu qu'il ne fallait ni croire aux prédictions, ni surtout s'en effrayer et me voilà, sous peine de passer pour un fanfaron, obligé de consulter Pharold.

—L'ant mieux ! nous verrons s'il est aussi bon prophète que Léna et si ses prédictions s'accordent avec les miennes. Mais voici le camp des bohémien. Venez, Marguerite. J'aparois là-bas cette jeune femme que je veux vous montrer.

Et il entraîna sa cousine dans la direction des tentes. Le camp, se trouvait encore dans la même position que la veille, mais il était alors presque désert.

Hommes et femmes, tous étaient partis pour aller au loin exercer leurs divers métiers. Il n'était resté que deux ou trois vieilles, chargées de la garde des enfants, et Pharold, assis alors avec Léna à l'entrée de sa tente.

A la vue de ses visiteurs, il ne manifesta aucun étonnement, ayant été sans doute averti de leur approche par un de ces enfants qu'il tenait toujours postés en éclaireurs dans le voisinage des allées. Il se leva lentement et s'avança à leur rencontre. Sans avoir rien d'hostile, son attitude était froide et réservée. Il se défiait évidemment de cette visite inattendue, et la soupçonnait de cacher un piège.

Il n'en fut pas moins salué joyeusement par Edouard et ses deux cousines. Mais Isidora, après lui avoir adressé un bonjour amical, courut dans la direction d'un groupe d'enfants qui jouaient au bord du ruisseau, et Edouard et Marguerite s'étant dirigés du côté de Léna, d'Availles resta seul en présence du bohémien.

—Puis-je vous être utile en quelque chose, monsieur ? demanda ce dernier au colonel avec une politesse respectueuse, mais d'un ton sec et froid, car je ne puis croire que ce soit le désir seul de visiter notre camp qui vous amène ici.

—Nous n'en avons cependant pas d'autre en partant, répondit d'Availles dont l'œil parcourait avec une sorte de curiosité le camp des bohémien, et si c'est vous qui avez choisi l'emplacement de ces tentes, je vous en félicite. Il est abrité des regards et du vent, sec et pourvu d'eau ; rien n'y manque. Mais vous aviez néanmoins raison. J'ai quelque chose à vous demander.

—Je suis à vos ordres, si cette chose toutefois est en mon pouvoir.

—Oh ! parfaitement. C'est de me dire ma bonne aventure. L'expression de défiance empreint sur le visage du bohémien s'accusa davantage et il secoua la tête.

—Vous vous moquez de moi, dit-il, et ce ne peut être pour me demander une prédiction à laquelle vous ne croirez pas, que vous êtes venu du château de Trévenec jusqu'ici, colonel d'Availles.

Fort étonné d'entendre prononcer son nom, le colonel regarda attentivement le bohémien.

—Et d'où me connaissez-vous ? dit-il. Je ne crois pas cependant que nous nous soyons jamais rencontrés.

—Vous oubliez que hier soir le vicomte d'Erbray a pro-

noncé votre nom en présence d'une femme de ma tribu, répliqua Pharold en souriant. Du reste, avant qu'elle me le répêlât, je le connaissais déjà, et vous ne devriez pas vous en étonner, si vraiment vous croyez à mon pouvoir de pénétrer l'avenir. Cependant, ajouta-t-il, d'un ton sérieux, je n'ai pas eu besoin d'en user. Pour deviner bien des choses, il suffit de savoir lire dans le cœur des hommes et d'observer attentivement leurs actions, et je pourrais vous dire, sans y avoir recours, de la part de qui vous venez et dans quel but.

—Alors je vous prierai de me l'apprendre, dit d'Availles avec un sourire, car, sérieusement, je l'ignore.

—Ce n'est pas sur la prière, ou tout au moins à la suggestion du comte d'Erbray que vous êtes venu voir si nous n'avions pas quitté la lande ? dit Pharold en fixant un regard perçant sur le visage du colonel. Vous n'y êtes pas venu persuadé qu'en aidant le comte à donner la chasse à un misérable bohémien, vous accomplissiez votre devoir de gentilhomme, bien que peut-être il eût été sage de vous demander auparavant si ce bohémien était vraiment coupable, et de vous souvenir aussi qu'il est un homme comme vous, colonel d'Availles, et votre égal aux yeux du Dieu qui nous a créés tous ?

Comprenant enfin la cause des défiances de Pharold, mais fort surpris de trouver un pareil langage dans sa bouche, d'Availles le considéra un instant d'un air curieux.

—En vérité, vous êtes un singulier personnage, Pharold, dit-il, et si vous ne m'aviez pas prévenu que pour vérifier vos soupçons, vous n'aviez point eu recours à vos facultés prophétiques, vous auriez fort affaibli la confiance qu'elles m'inspirent. Vous êtes dans l'erreur. Ce n'est point à la suggestion du comte d'Erbray que je suis venu, cela je vous le jure sur l'honneur. Je vous dirai même que s'il a vraiment les desseins que vous lui prêtez, je suis le dernier homme auquel il eût eu recours. Notre unique but en nous rendant à votre camp, était de satisfaire la curiosité des dames qui nous accompagnent, et c'est parce que l'une d'elles me l'a demandé, que je mets votre science à l'épreuve.... Et maintenant que j'ai, je pense, dissipé tous vos soupçons, ajouta-t-il avec une certaine impatience, voulez-vous, oui ou non, me dire ma bonne aventure ?

—Je vous la dirai, colonel, bien que cette science, à laquelle vous ne croyez pas, je ne la mette jamais au service de ceux qui en font un objet de risée et de railleries. Mais j'ai eu le tort de vous méconnaître, ou plutôt d'oublier un instant qui vous étiez, et je vous dois une réparation. Auparavant, toutefois, permettez-moi une dernière question. Vous êtes, si je ne me trompe, l'ami d'Edouard d'Erbray, son meilleur ami même ?

—Personne du moins ne peut avoir pour lui une affection plus vive et plus sincère. Mais pourquoi me faites-vous cette question ?

—Parce que je voulais savoir si vous consentiriez à lui rendre service et à lui remettre une lettre qu'il est de la plus haute importance pour lui qu'il reçoive aujourd'hui.

—Une lettre ? fit d'Availles. Et de quelle part ?

—De la mienne.

—Alors pourquoi ne la lui remettez-vous pas en mains propres ?

—Parce que cette lettre, tout le monde, et surtout les deux dames qui vous accompagnent, doivent en ignorer l'existence. Je vous avoue même que je n'ai eu recours à vous qu'à la dernière

extrémité, et après avoir vainement rôdé ce matin autour du château.

—Mais pourquoi ce mystère ? répliqua d'Availles dont l'étonnement se changeait en défiance. Je ne vous demande pas vos secrets, mais une explication qui me permette de me charger d'un pareil message.

—Je ne puis vous en donner aucune, aucune du moins qui soit de nature à lever vos scrupules ; mais je vous prie de m'écouter, colonel. Si étrange que la chose puisse vous paraître, je me suis trouvé intimement mêlé à des événements qui touchent de fort près la famille du vicomte d'Erbray, et je m'y suis trouvé mêlé pour mon malheur, dirais-je, si par reconnaissance autant que par affection tout ce qui me vient d'elle, je ne le souffrais avec joie. Ces événements vont enfin recevoir une solution qui sera décisive pour votre ami.

« La ruine de toutes ses espérances en peut sortir comme aussi l'accomplissement de ses vœux les plus chers, et c'est pour détourner de lui le coup qui le menace, pour le mettre en garde contre les dangers de toute sorte qui l'entourent, que j'ai écrit cette lettre. En la lui envoyant, je n'ai d'autre but que son intérêt, d'autre désir que son bonheur. Cela, devant Dieu qui nous entend, je vous le jure !

« Et maintenant, colonel, vous êtes homme d'honneur ; vous avez assez d'expérience pour savoir que la vérité a ses signes, que la ruse et le mensonge, si habiles qu'ils soient, ne parviennent jamais à imiter. Oubliez donc les haillons qui me couvrent, les préjugés qui ont creusé un abîme entre nous. Songez seulement que vous avez devant vous un homme, votre semblable, abaissé sans doute, mais non dégradé. Regardez-moi bien en face et voyez si c'est le mensonge qui éclate dans mes yeux, ou bien la vérité.

D'Availles, malgré l'étonnement où le jetèrent de telles paroles, fut frappé de l'évidente sincérité de cet appel et de l'air de franchise et d'exaltation empreint sur les traits naturellement ouverts et nobles du bohémien. Il avait d'ailleurs trop de générosité et d'élévation dans l'âme pour n'être pas ému et séduit par l'honnêteté native qui perçait à travers les bizarres façons d'agir de cette nature inculte.

—Donnez-moi votre lettre, dit-il simplement, je la remettrai.

Le bohémien fit signe au colonel de le suivre à quelques pas plus loin, derrière une tente qui les déroba à tous les regards et tirant alors la lettre :

—La voici, dit-il, et n'oubliez pas, je vous en supplie que c'est le sort d'Edouard d'Erbray que je mets entre vos mains.

—Je m'en souviendrai, répondit d'Availles, et je m'acquitterai fidèlement du message. Mais savez-vous, Pharold, ajouta-t-il avec un sourire, que vous avez bien soudainement passé à mon égard de la réserve à la confiance ?

—Je ne me défiais pas de vous, colonel, je craignais seulement que vous n'eussiez été prévenu contre moi par le comte d'Erbray.... Mais donnez-moi votre main. Vos compagnons pourraient s'étonner, si notre entretien se prolongeait trop longtemps.

Et d'Availles lui ayant tendu sa main ouverte, il parut se recueillir un instant et l'examina avec une attention trop sérieuse pour être feinte. Il croyait évidemment à cette science dont il était peut-être un des derniers adeptes convaincus.



—Colonel, dit-il enfin, si j'ai bien lu, vous avez été heureux jusqu'à ce jour ?

—Oui, si vous donnez le nom de bonheur à ces apparences qui sont tout aux yeux du monde, car j'ai atteint et peut-être dépassé le but que s'était proposé mon ambition ; mais certainement non, si vous voulez dire par là que tous mes souhaits ont été remplis.

—Et qui vous dit qu'ils ne le seront pas ? répliqua vivement Pharold. Votre vie n'a pas atteint le milieu de son cours et vous n'avez pas le droit de désespérer, car le bien s'y trouve mêlé dans une bien plus grande proportion que le mal. Voici cependant trois croix, signes de souffrance ou de malheur. Mais les deux premières sont si proches de votre naissance qu'à peine avez-vous dû les sentir. La troisième seule, plus profonde et toute fraîche encore, vous a été véritablement sensible, car elle ressemble à une plaie mal cicatrisée.

—C'est assez vrai, répartit d'Availles. Mais pourriez-vous me dire, Pharold, pourquoi vous et tous les devins, bien qu'on ne vous consulte jamais que sur l'avenir, vous commencez toujours pas nous instruire d'un passé que nous connaissons, pour le moins, tout aussi bien que vous ?

—Pourquoi ? dit Pharold avec un sourire ironique. Mais parce que la vie n'est pas une succession d'événements isolés et accidentels, mais une trame subtile et délicate, où tout se tient et s'enchaîne dans un ordre tellement déterminé qu'on peut, le commencement connu, prédire à coup sûr quelle sera la fin. C'est, si vous l'aimez mieux, un écheveau que nous ne pouvons débrouiller qu'en en prenant tous les fils et en les suivant un à un. En le faisant, je vous ai dit le passé et j'ai pu en même temps connaître l'avenir. Il sera fort différent de celui que vous avez prévu, et suivant l'idée que vous vous faites du bonheur, heureux ou malheureux.

—Ne pourriez-vous pas être un peu plus précis, Pharold ? demanda d'Availles. J'avoue que j'ai peine à vous comprendre.

—Je veux dire, reprit le bohémien, que la fortune, qu'en certaines choses vous avez trouvée si favorable, cessera sur ce point de vous sourire, mais sans vous abandonner complètement, car tandis que vous vous épuiserez en vains efforts à lutter contre elle, elle vous fera trouver, presque malgré vous, un bonheur que vous n'espérez jamais rencontrer.

—Si vous dites vrai, croyez bien que je ne lui en garderai pas rancune, répliqua d'Availles. Mais ce bonheur, quel sera-t-il ?

—Le plus grand de tous à mon sens et au vôtre, si j'ai bien compris vos désirs ; celui d'être aimé.

Un sourire attristé se dessina sur les lèvres du colonel.

—Si peu vraisemblable qu'elle paraisse, votre prédiction est trop belle pour ne pas mériter récompense, dit-il. Prenez, Pharold, et sans fausse honte. J'ai usé de votre temps et de votre science et je vous dois quelque chose en retour.

Et il lui tendit une pièce d'or qu'il venait de prendre dans sa bourse. Mais Pharold retira la main et refusa de la prendre.

—Non, colonel, dit-il vivement, je ne veux rien accepter. Si vous avez usé de ma science, vous vous êtes chargé de ma lettre, et le service que vous me rendez est si grand que je demeure encore votre obligé.

Sentant au ton du bohémien qu'il le blesserait s'il insistait davantage, et de plus en plus surpris, d'Availles l'examina un instant d'un air attentif.

—Comment avec de pareils sentiments, avez-vous pu rester au milieu des vôtres ? lui demanda-t-il. Elevé loin d'eux m'a-t-on dit, dans une famille qui vous avait pris en affection, il n'a dû tenir qu'à vous de vous assurer un sort meilleur et plus digne à tous égards de votre intelligence.

Un sourire amer contracta la lèvre du bohémien et, relevant la tête avec fiéreté.

—Oui, je l'aurais pu, dit-il, mais je ne l'ai pas voulu.... Cela vous étonne ? C'est que ma race n'est pas la vôtre, et qu'il est une chose qu'un bohémien prisera toujours plus que tout l'or du monde, plus que sa vie elle-même, c'est son indépendance ! C'est que dans le monde factice où vous êtes né, moi, le fils du désert, l'enfant de ces tribus nomades qui, sans se lasser, parcourent depuis des siècles cette terre où vous vous parquez comme des troupeaux et la trouvent trop petite au gré de leurs désirs, j'aurais étouffé comme dans une prison.

—Et ne dites pas que ce que j'ai refusé, je ne le connaissais pas ! Vos lois, qui sont autant de chaînes iniques, votre société, qui, par ses castes et ses privilèges, divise les hommes au lieu de les rapprocher et dégrade le maître encore plus que l'esclave, votre civilisation menteuse dont vous êtes si fiers, je les ai étudiées, et quand je les ai eues de près, elles m'ont fait horreur ! Je les ai fuies pour aller me retremper aux sources éternelles de la vérité et de la justice, et j'ai remercié Dieu de m'avoir fait naître bohémien.

—Nous ne sommes pas ce que nous paraissions. Nous avons nos traditions qui sont nos lois, notre culte que nous avons reçu de la bouche même de Dieu à cet âge heureux du monde où il ne dédaignait pas d'apparaître à ses créatures dans tout l'éclat de sa gloire et de sa puissance, nos sciences que vous méprisez, mais que vous ne connaissez pas ! Tout cela se perd et s'oublie, je le sais, ajouta-t-il avec une tristesse profonde. Romanichel, qui nous avait promis l'empire du monde, a détourné son regard de nous dans un jour de colère, et nous sommes devenus un objet de risée et de mépris pour les nations étrangères au milieu desquelles nous vivons. Notre peuple lui-même perd, avec sa foi, le souvenir de ses destinées glorieuses.

—Mais le temps du triomphe et de la réhabilitation viendra. Dieu la promis du moins, et dût sa promesse ne jamais s'accomplir, nous, les fils des élus, nous n'en défendrons pas moins jusqu'au dernier jour le flambeau vacillant de la vérité contre les ténèbres croissantes du préjugé et de l'erreur. Nous périrons peut-être à la tâche, car on dédaigne déjà notre autorité, on la méconnaît souvent ; mais nous ne l'abandonnerons pas. On peut quitter son peuple quand il est puissant, on ne le déserte pas, malheureux et opprimé !

—Et ce sacrifice de vos intérêts, sinon de vos goûts, que vous avez fait à votre peuple, vous ne l'avez jamais regretté, Pharold ?

—Jamais ! Et d'ailleurs, ce n'est pas un sacrifice. Que sont vos civilisations, avec leurs créations éphémères, au prix de l'œuvre éternelle et toujours jeune du Dieu tout-puissant qui tient les mondes suspendus dans l'espace. Cette œuvre, vous la fuyez, et moi je la cherche ! A force d'y mettre votre empreinte, vous l'avez défigurée au point de la rendre méconnaissable, vous en avez perdu le souvenir et le sentiment ; moi, je l'ai contemplée dans sa beauté la plus pure et dans sa virginité, et de cette vision cherchée dans les plaines glacées du

Nord, au fond des déserts de l'Orient, il n'est resté dans l'âme une image qui ne s'effacera jamais !

— J'ai vécu au sein de cette nature qui vous paraît hostile, et je l'ai toujours trouvée bienfaisante dans ses sévérités les plus grandes et belle jusque dans ses horreurs. J'ai appris à comprendre toutes ses voix et à les reconnaître dans le mobile et changeant langage des climats et des saisons. Je les ai entendues monter comme autant de prières mystérieuses, vers cette voûte étoilée où est assis le trône de Dieu, et cette hymne de reconnaissance et d'amour m'a donné des joies et des extases que ne connaîtront jamais vos âmes éternelles et corrompues.

— J'ai durci à la misère et assoupli aux fatigues cette misérable enveloppe terrestre dont vous êtes le jouet et l'esclave. Je me suis délivré de ses liens autant qu'il est permis à l'homme de le faire, et je suis plus riche et plus puissant mille fois que vous ne le serez jamais dans vos villes de boue, car ma force est en moi et ce n'est pas dans ces jouissances factices qui épuisent sans satisfaire et dont l'ivresse honteuse engendre la souffrance, c'est dans mon propre cœur que j'ai cherché le bonheur, et la nature est l'abîme intarissable où j'en ravive les sources !... Mais voici vos compagnons, ajouta-t-il en perdant soudain l'enthousiasme qui avait un instant transfiguré ses traits. Allez les rejoindre et pardonnez-moi de vous avoir si longtemps retenu. Il est des jours où le cœur trop rempli a besoin de s'épancher et d'ailleurs vous aviez fait vibrer dans mon âme une corde qu'on ne touche jamais en vain."

Puis, avant que le colonel pût répondre, il s'éloigna et se perdit au milieu des tentes.

Un instant après, Édouard arriva accompagné de ses deux cousines, et d'Availles reprit avec eux le chemin du château. Le retour fut égayé de nombreux éclats de rire. Le colonel se refusait à répéter les prédictions de Pharold. Il prétendait qu'une prédiction divulguée n'en est plus une, et Édouard, tout en raillant son ami, lançait force allusions à Idora qui se défendait de la belle manière, mais trouvait assez singulier le silence persistant du colonel, et au fond ne lui en savait pas mauvais gré.

VI

Quiconque a cherché l'occasion de causer pendant cinq minutes en tête-à-tête avec quelqu'un, excepté pourtant avec sa femme, sait combien cette occasion est souvent difficile à rencontrer, si l'on a d'avance formulé la demande d'une entrevue. D'Availles ne tarda pas à l'éprouver.

Accaparé par sa tante, par ses cousines, par deux ou trois invités qui arrivèrent des châteaux voisins, Édouard, jusqu'à l'heure du dîner, ne demeura pas un instant seul. Après le dîner même, il fut constamment retenu au salon, et ce ne fut qu'à la fin de la soirée, lorsqu'ils montèrent ensemble à leurs chambres à coucher, que le colonel put s'acquitter du message de Pharold.

— Édouard, dit-il à son ami au moment où ce dernier, ouvrant la porte de sa chambre, s'appretait à lui souhaiter le bonsoir, j'ai deux mots à vous dire et avant tout à vous remettre une lettre que je garde depuis ce matin dans ma poche.

— Une lettre, répondit Édouard étonné, et de qui ?

— De Pharold.

— Plaisantez-vous ?

— Non, vraiment, et pour vous en convaincre, la voici. Il m'avait expressément recommandé de vous la remettre à l'insu de votre tante et de vos cousines, et malgré toute ma bonne volonté, je n'ai pu le faire plus tôt.

— Voilà qui est singulier. Que diable peut-il me vouloir ?

— Je ne sais. Mais il a tellement insisté pour que je m'en charge, il m'a affirmé d'une manière si positive qu'il s'agissait d'une affaire importante qu'à tout hasard j'ai cru devoir la prendre.

— Vous avez bien fait. Mais entrez, nous allons voir ce dont il s'agit. C'est une demande d'argent peut-être ?

— J'en doute, il n'aurait pas pris tant de précautions. Voyez, du reste.

Édouard n'avait pas attendu que son ami l'en priât. Après avoir examiné un instant l'adresse qui était tracée d'une écriture fort nette et fort lisible, il avait brisé le cachet et parcouru les premières lignes avec une certaine hâte, car sa curiosité était excitée.

Mais bientôt cette expression de curiosité fit place à l'inquiétude. Une pâleur livide se répandit sur ses traits et tout, dans son attitude et sa conduite, trahit un véritable désordre d'esprit.

Sa lecture achevée, il leva un instant les yeux et se tourna vers d'Availles, comme pour lui adresser la parole, puis, revenant tout à coup à la lettre dont il semblait ne pouvoir se détacher, il la parcourut une seconde fois.

D'Availles était stupéfait.

— Qu'avez-vous ? dit-il. Vous aurai-je apporté de mauvaises nouvelles ? Alors je regrette sincèrement de m'être chargé de cette lettre.

— Ne le regrettez pas, d'Availles, répliqua vivement Édouard, car vous m'avez peut-être rendu un service dont je vous serai toute ma vie reconnaissant.

— Puis-je vous être utile en quelque chose ?

— Non, merci ; plus tard, je verrai...

— Remettez-vous, Édouard, et tâchez de vous calmer. Je vous laisse. Si vous avez besoin de moi, vous savez où me prendre et je n'ai pas besoin de vous dire que je suis tout à votre disposition.

Et sur ces paroles, le colonel, qui sentait sa présence importante, se retira discrètement.

A peine eut-il refermé la porte derrière lui qu'Édouard se laissa tomber sur un fauteuil dans un état inexprimable d'accablement et de désespoir. Bientôt cependant il s'arracha à cette torpeur ; d'une main tremblante il prit la lettre qu'il avait jetée toute ouverte sur la table, comme s'il avait besoin de la revoir pour se convaincre que ce qui lui arrivait n'était pas un rêve, et il en relut chaque ligne avec une attention profonde.

Voici ce qu'avait écrit Pharold :

— Je n'aurais pas pris la liberté de vous écrire, monsieur le vicomte, je n'aurais pas non plus troublé la joie que vous devez éprouver en vous retrouvant au milieu de votre famille après une si longue absence, si une nécessité impérieuse et l'affection que j'ai toujours eue pour les vôtres ne m'en faisaient un de-

voir. Vous êtes sur le point d'unir votre sort à celui d'une jeune fille dont tout vous rapproche : la volonté de vos parents, des liens de famille déjà fort étroits et surtout une affection mutuelle. Mais vous êtes avant tout homme d'honneur, et si vous appreniez que la fortune dont vous croyez disposer un jour, votre titre lui-même, peuvent vous être enlevés d'un moment à l'autre, si l'on vous disait en outre que des circonstances d'une autre nature, mais non moins graves, élèvent entre vous et celle que vous aimez une barrière presque infranchissable, peut-être hésiteriez-vous avant de contracter cette union. Vous penseriez du moins qu'il est de votre devoir d'instruire celle que vous aimez des changements survenus dans votre position et de ne pas la leurrer de fausses espérances.

« Ce devoir, l'heure est venue pour vous de le remplir. Vous n'avez aucun droit à la majeure partie de la fortune de votre père, son titre lui-même peut vous être contesté, et l'instant est proche aussi où des révélations seront faites qui détruiront tout votre bonheur. Je ne vous demande pas de me croire sur parole, monsieur le vicomte, je sais trop bien que vous ne le pourriez pas, et quoique vous ne deviez pas ignorer que j'ai quelques obligations à votre famille, votre premier mouvement a dû être de déchirer cette lettre, tant mes assertions vous auront sans doute paru insensées.

« Réfléchissez cependant, cherchez dans vos souvenirs et peut-être trouverez-vous qu'elles sont moins folles qu'elles ne le paraissent. Je n'avance rien d'ailleurs que je ne sois prêt à prouver. Ces preuves, je les tiens à votre disposition, non dans un but hostile, mais parce que seul au monde je suis en état de conjurer les malheurs qui vous menacent, s'ils peuvent encore l'être, et ce soir à minuit, ou demain matin au lever du soleil, si vous voulez venir au Val Maudit, vous m'y trouverez prêt à vous les fournir.

« Je vous y attendrai, monsieur le comte, et lorsque vous m'aurez entendu, j'espère, malgré la peine qu'à dû vous causer ma lettre, que vous serez convaincu des sentiments de reconnaissance et d'amitié qu'a toujours eus pour vous, comme pour tous ceux des vôtres qui ont du sang des Lalandee dans les veines, le bohémien Pharold.»

Avant son départ pour l'Amérique, Edouard, malgré les affirmations solennelles et répétées de Pharold, eût déchiré cette lettre avec mépris et ne l'eût pas jugée digne d'un seul instant d'examen. Mais pendant son absence, sa raison s'était mûrie, et bien des événements auxquels il avait jadis à peine pris garde, lui étaient apparus, éclairés par la double lumière du temps et de la réflexion, sous un aspect étrange, presque menaçant. Aussi ce qui l'avait le plus frappé, peut-être, dans la lettre, était-ce l'appel que le bohémien faisait à ses souvenirs.

Un soupçon qui lui était souvent venu, mais qu'il avait toujours repoussé comme injurieux pour lui-même autant que pour les siens, se réveilla alors avec tant de force qu'il prit les proportions d'une certitude. Il y avait dans le passé de sa famille un événement douloureux ou flétrissant, un secret peut-être qu'on lui avait toujours caché.

L'obstiné silence que son père et même Mme de Tréveneuc gardaient sur le compte de Lalandee, la contrainte visible avec laquelle ils accueillaient toute allusion faite au brave officier bleu, l'invincible froideur qu'ils manifestaient l'un à l'égard de l'autre, malgré leurs fréquentes relations, tout contribuait à

l'en convaincre. Il n'était pas jusqu'à cette menace, échappée la veille à son père dans un moment de fureur, et à laquelle il avait d'abord à peine pris garde, qui ne lui parût maintenant une preuve à l'appui des assertions du bohémien.

Mais de quelle nature était ce secret dont on lui avait laissé ignorer l'existence ? Concernait-il son oncle lui-même, ou sa mère, la sœur de Lalandee, dont le souvenir semblait également proscrit et dont il ne souvenait pas avoir entendu le nom sortir de la bouche de son père ?

Là recommençaient ses doutes et ses indécisions, et son imagination, livrée à elle-même, s'abandonnait parfois à de telles suppositions, que son cœur se serrait de douleur, tandis que le rouge de la honte lui montait au front. Et quand il songeait que ce passé qui pesait d'un poids si lourd sur son avenir allait peut-être briser toutes ses espérances et le séparer à jamais de Marguerite, il se sentait devenir fou d'angoisse et de désespoir.

Aussi sa résolution d'en finir avec de pareilles incertitudes, fut-elle bientôt prise. Mais pendant quelque temps, il hésita sur le parti qu'il devait adopter. Le plus simple, celui qui se présenta le premier à son esprit, fut d'aller trouver Pharold. Mais l'idée seule de cette entrevue révoltait son orgueil. Et d'ailleurs, si cet homme se jouait de lui ou le trompait, une pareille démarche n'était-elle pas, à elle seule, l'aveu tacite de craintes singulières ? Si plus tard elle était connue, comment l'expliquerait-il ?

Au milieu de ses perplexités, sa raison ébranlée devenait de moins en moins capable d'apprécier sainement la situation. Il le sentait lui-même, et cherchait à qui, autour de lui, il pourrait demander conseil.

Un instant, il pensa à son père. Mais de quel front l'aborder ? Comment lui exprimer, même en termes couverts, les odieux soupçons qu'il avait conçus ? Il n'y fallait pas songer. Encore moins pouvait-il s'adresser à sa tante. D'Availles eût été certainement un confident discret, un guide indulgent et sûr, mais il éprouvait à l'initier à ses secrets de famille, à ses soupçons surtout, une insurmontable répugnance.

Restait Marguerite. Il ne pourrait tout lui dire peut-être, mais il pourrait lui en apprendre assez pour lui faire comprendre la nature du péril qui menaçait leur bonheur. Il était dur, à la vérité, presque cruel, de l'initier inutilement à de pareils secrets. Mais il était évident qu'un jour ou l'autre ils parviendraient à sa connaissance, s'ils étaient fondés, et mieux valait alors, dans son intérêt même, qu'elle fût de longue date préparée à ce coup douloureux. Ces secrets d'ailleurs la touchaient presque aussi directement qu'Edouard si Lalandee s'y était trouvé mêlé. Elle avait le droit d'être consultée sur la conduite qu'il allait tenir et il sentait que personne mieux qu'elle n'était en état de le conseiller.

Puis à ces raisons s'en joignait une autre qui les dominait toutes, bien qu'il ne voulût pas se l'avouer. C'est que ce conseil demandé serait une épreuve décisive qui lui permettrait de lire enfin dans le cœur de Marguerite et de savoir si en lui donnant sa main elle s'abandonnait à son véritable penchant ou cédait sans répulsion, mais sans empressement, à de simples convenances de famille.

(La suite au prochain numéro.)

UNE
AFFAIRE EMBROUILLÉE.

IV

(Suite)

Le fermier, puisant des forces dans le sentiment du devoir, se mit à faire valoir toutes les raisons qui pourraient rendre du courage à Cécile et lui faire envisager l'événement et ses suites probables sous des couleurs moins noires. Il raconta comment la chose s'était passée; comment, attaqués dans l'obscurité par des gens qui criaient: "Tuez-les!" ils avaient tiré leurs couteaux pour défendre leur vie... et que si Marc était devenu la victime de son propre guet-apens, on ne pouvait pas leur en faire un crime, puisque le droit de légitime défense est inscrit dans la loi. Urbain ne pouvait pas être retenu longtemps en prison, et de ce malheureux événement il ne leur resterait qu'un pénible souvenir.

A force de répéter ces assurances, tâche dans laquelle il fut aidé par le meunier, la boutiquière et la servante, il parvint à ramener un peu d'espoir au cœur des deux femmes. Cécile, nature courageuse, essuya ses larmes, la première et dit d'un ton résolu:

—Mais que faisons-nous ici? Nous ne pouvons pas laisser ce pauvre Urbain dans son cachot sans secours et sans consolation. Venez, mère Coutermann, nous tâcherons de le voir.

—Impossible, dit le fermier, personne n'est admis dans la prison.

—Qui résiste aux prières d'une mère désolée?

—L'ammau l'a sévèrement défendu.

—Ah! si le baron était au château! s'écria Cécile, pleurant de nouveau. Il ne serait pas impitoyable. Quand mon oncle le jardinier vivait encore, j'allais souvent au château. Le baron me témoignait beaucoup de bonté. J'obtiendrais bien de lui la permission d'accompagner la mère d'Urbain dans son cachot. O Dieu, qu'Urbain doit être malheureux! Emprisonné, enchaîné peut-être, pleurant et se lamentant dans les ténèbres... Mais parlez donc, père Coutermann; parlez, mon père; nous ne pouvons pas pleurer ainsi éternellement. Que faut-il faire?

—Attendre jusqu'à ce que le drossart ou le banc des Échevins ait prononcé sur l'affaire, répondit le fermier. Nous raffermir et nous consoler les uns les autres, nous résigner et avoir confiance dans la justice de Dieu.

—Attendre! nous résigner! s'écria la jeune fille avec une ironie amère. Et laisser Urbain

languir dans son cachot sans qu'une voix amie lui crie: Prends courage!

Elle se laissa tomber sur une chaise et soupira:

—O Dieu, ayez pitié de nous! Voilà donc notre sort si envié! Hier encore, nous étions pleins d'espérance et de joie, et maintenant nous n'avons plus que crainte et désespoir!... Ah! non, n'essayez plus de me consoler; laissez-moi pleurer; j'en ai besoin, cela du moins — adage mon cœur...

Elle se jeta encore au cou de la fermière, et toutes les deux mêlèrent de nouveau leurs larmes amères.

Pendant ce temps le meunier avait pris Coutermann à part et lui demandait de nouveaux détails sur l'attaque de Marc, mais Coutermann, à bout de forces, ne répondait guère et s'absorbait dans un sombre silence.

En ce moment un jeune homme entra dans la maison. C'était Karl, le fils du sacristain, et l'ami d'Urbain. Au lieu d'avoir l'air triste, il paraissait irrité ou indigné.

—Une semblable injustice est inouïe et crie vengeance au ciel, dit-il en gesticulant violemment. Je viens vous avertir, père Coutermann, qu'il faut vous tenir sur vos gardes, car il se brasse une méchanceté contre vous. Ce matin j'ai entendu parler l'ammau à l'Église, et j'ai appris de sa bouche ce qui s'est passé cette nuit. Il ose prétendre qu'Urbain, sans avoir reçu ni coup ni bourrade, a frappé Marc d'un coup de couteau.

—Marc avait déjà terrassé notre pauvre domestique d'un coup terrible, dit le fermier.

Cécile et la fermière écoutaient treablantes d'anxiété.

—Mais je sais bien que c'est une fausseté, continua Karl. Je connais Urbain depuis notre enfance. Il est incapable de faire du mal à un poulet, tandis que Marc n'aurait pas hésité à assommer un homme.

—Nous avons été attaqués, reprit le père Coutermann, par beaucoup d'hommes qui, déjà de loin, nous menaçaient de mort. Blaise, qui se tenait dernière nous, était tombé par terre peut-être la tête brisée. Si jamais des gens ont légitimement défendu leur vie, c'est bien nous.

—Je n'en doute pas, répondit Karl, et j'ai pu le pressentir par le récit même de l'ammau, quoiqu'il ait tâché de tourner les choses autrement. Certes, Urbain était dans son droit, mais ne vous y fiez pas trop. L'ammau est votre ennemi, et il dit tout haut qu'il regarde comme un devoir sacré de venger sur Urbain la mort de son neveu. Vous savez que le baron, notre seigneur, avant de se mettre en voyage, a ordonné de punir les querelleurs, les batailleurs, avec

la plus grande sévérité. L'amman s'en prévaut pour exciter les échevins et les drossart contre Urbain et pour le faire condamner.

La mère Couterman recommença à sangloter si fort que Cécile, malgré sa frayeur, s'efforça de l'apaiser.

—L'amman peut nous haïr, les échevins et le drossart examineront l'affaire avec impartialité, dit le fermier.

—Ne le croyez pas, je vous en conjure, riposta Karl. Vous avez tout à craindre si vous laissez votre ennemi agir sans vous remuer.

—Mais que puis-je faire? Le baron est absent, hélas!

—Il faut, pour commencer, aller parler au drossart, et lui expliquer comment les choses se sont passées. Ce n'est pas un homme injuste...

—C'est-à-dire, interrompit le meunier, que je n'ai pas non plus grande confiance en lui. Il est venu deux fois chez nous parler en faveur de Marc et nous conseiller d'accorder la main de Cécile au neveu de l'amman. Et ce qu'il nous a dit d'Urbain n'était pas une preuve d'amitié.

—Il a fait cela à la prière de l'amman : mais dans les affaires de la justice, il est impartial. Donc, si on laisse en lui grandir une idée fautive, sans l'éclairer mieux...!

—Eh bien, je suis prêt! je vais à l'instant chez le drossart, s'écria le fermier.

—Maintenant c'est inutile, père Couterman, vous ne le trouveriez pas. Il est allé au château avec le greffier. Il sera probablement de retour dans une heure. Dites-lui bien tout, en pleine sincérité. Racontez-lui que depuis longtemps l'amman est votre ennemi et vous veut du mal. Allez aussi chez chacun des échevins. N'épargnez aucune peine, courez du matin au soir, mettez vos parents et vos amis en campagne. C'est nécessaire : Car croyez-moi, l'amman traite votre fils de meurtrier, et il annonce déjà la peine qu'il subira.

—Quelle peine? bégaya le fermier épouventé.

—Je ne vous le dirais pas si je n'espérais vous stimuler et vous prouver la nécessité d'agir pour défendre mon pauvre ami contre la fausseté de ses ennemis. Quelle peine? La peine des meurtriers : la potence ou la roue.

Un cri déchirant se fit entendre, et avant que personne put voler à son secours, la mère Couterman était tombée à la renverse. Elle agitait les pieds et portait à la gorge ses mains frémissantes, comme si elle se sentait suffoquer. Elle voulait parler, mais elle n'articulait que des sons étranglés.

Chacun s'empressa pour secourir la pauvre femme. On la leva sous les épaules avec les plus grands efforts, car son attaque de nerfs lui

prêtait une force de résistance extraordinaire.

Le fermier et tous les autres la croyaient frappée d'apoplexie. Alors le pauvre homme n'y tint plus; il fondit en larmes et sanglota d'une manière plus déchirante encore que Cécile elle-même.

—Anne, criait-il, chère Anne, reviens à toi. Oh! Dieu, prenez pitié de nous! Ma pauvre femme, qui n'a jamais fait que le bien, serait la première victime de notre malheur? Si le sacrifice de ma vie pouvait écarter de nous cette catastrophe, avec quelle bonheur je le ferais! Anne, Anne, entendez-moi.

La fermière continuait à se débattre. Son visage était blanc et ses lèvres bleues.

Tout à coup un frisson parcourut ses membres; elle s'évanouit et tomba sur le flanc, les yeux fermés.

—Un médecin! le docteur! Karl, courez chercher le docteur, je vous en supplie, s'écria le fermier pâle comme un linge, car il se figurait que sa femme était peut-être morte, ou qu'elle ne survivrait pas à cette crise violente.

Lorsqu'il eut vu partir Karl, il mit la main sous la tête de sa femme, et, toujours pleurant il dit aux autres qui paraissaient frappés de stupeur.

—Aidez-moi à porter ma pauvre femme sur son lit. Je sens mes jambes plier sous moi, mais nous ne pouvons pas perdre courage... Un peu plus haut, père Roosens. Là! maintenant elle peut reposer. Priez Dieu pour elle, mes amis. C'est tout ce que nous pouvons faire en ce moment.

Les autres courbèrent la tête et joignirent les mains en silence. Cécile et la servante s'agenouillèrent. Thomas alla s'asseoir près du lit, prit la main glacée de la fermière et fixa ses yeux brûlés par les larmes sur le visage de cire de sa femme pour y épier quelque signe de vie.

Il se passa longtemps avant qu'elle fit un mouvement, et peu à peu le fermier désespéré se figura qu'elle ne se réveillerait plus.

Il étouffa un cri de joie lorsqu'il vit enfin sa poitrine se soulever faiblement, et le sang revenir à ses lèvres.

Elle ouvrit ses yeux tout grands et regarda son mari avec une sorte d'égarement qui le fit trembler.

Mais la pauvre femme retrouva aussitôt ses esprits, car elle se remit à pleurer et à sangloter.

Tout le monde se rapprocha du lit. Le fermier posa ses lèvres sur le front décoloré de sa femme et lui dit :

—Chère Anne, prenez courage, cela ira mieux : Le docteur vient, il vous guérira.

—Guérir ? répéta la malade avec l'ironie du désespoir. Qu'est-ce qui peut me guérir, malheureuse que je suis ? mon fils et ma vie... s'il est condamné, j'en mourrai.

Ces tristes paroles firent frémir les assistants ; le fermier baissait la tête, écrasé par un sombre découragement.

Tout à coup il prit la main de sa femme, et lui dit gravement, d'une voix ferme et claire.

—Anne, pardonnez-moi. Je vous ai fait souffrir, sans le vouloir, uniquement pour vous voir et vous consoler. Votre enfant est votre vie, n'est-ce pas ? S'il vous était rendu, libre et disculpé, vous guéririez ? Eh bien, consolez-vous. Je possède le moyen infailible de le faire sortir de prison : il est innocent, et je peux le prouver. Ne me demandez pas d'explications à présent ; mais croyez-moi, avant une demie-heure vous serrerez Urbain dans vos bras.

La mère couterman le regarda avec un sourire rayonnant, et rassembla toutes ses forces pour élever ses bras jusqu'à lui.

—Ne doutez pas, continuait-il, je tiendrai ma promesse et je remplirai mon devoir. Urbain sera libre, et nul ne l'accusera plus. En attendant, soyez calme, ma bonne Anne ; et quoi qu'il arrive, j'espère que, soutenue par votre fils, vous prendrez courage et aurez confiance en Dieu.

Il se dirigea lentement vers la porte. Chacun le suivit des yeux avec étonnement. Quel était son dessein ? Qu'allait-il faire ?

Cécile seule courut à lui, l'embrassa et lui dit, les yeux brillants de reconnaissance.

—Soyez béni, mon père ; que Dieu vous conduise !...

Le père Couterman disparut derrière la haie de son verger.

V

Les seigneurs de D'worp possédaient un tribunal avec droit de haute, moyenne et basse justice ; ils avaient donc le pouvoir de prononcer des arrêts de mort.

Ils nommaient, pour exercer ce droit en leur nom, un drossart, et, sous celui-ci, un amman : ce dernier était surtout chargé de la poursuite et de la garde des malfaiteurs ; ils disposaient, pour le service du tribunal, d'un greffier, d'un huissier, d'un prêteur ou garde enampêtre, et de quatre fusilliers.

Le tribunal proprement dit était composé de sept échevins, choisis parmi les haditants notables de la commune. Aucun accusé ne pouvait être reconnu coupable, ni puni, qu'en vertu d'un jugement prononcé par ces échevins à la majorité des voix.

Le baron était-il au château ; s'il se présentait une cause importante ou difficile, il exerçait par ses conseils une grande influence sur la délibération.

Cela était-il bien régulier ? C'est ce que personne n'eût osé rechercher, d'autant moins que le baron était renommé pour sa justice, et que chacun considérait son intervention comme une garantie contre les justiciers et les échevins qui se laissaient parfois guider par des motifs d'intérêt personnel ou local.

Le tribunal siégeait à peu de distance de l'église, dans un bâtiment qu'on nommait la Maison de la Loi. Mais les caves où l'on enfermait les prévenus se trouvaient sous la grosse tour, à gauche de l'entrée du château. Comme les appartements particuliers du baron étaient situés loin de là, au bout de la grande cour, les personnes de sa maison n'avaient pas à craindre que leur repos fût troublé par les cris ou les plaintes des détenus.

Les cachots consistaient en quatre caves voûtées. Immédiatement au-dessus, éclairée par une fenêtre, était la chambre de torture, où l'on voyait divers instruments rouillés qui servaient autrefois à donner la question aux accusés. On ne les employait plus depuis longtemps, parce que le baron était un ennemi déclaré de cette cruelle pratique. D'ailleurs, personne ne pouvait être torturé que par l'ordre exprès des échevins, et ces gens simples croyaient qu'il ne pouvaient faire mieux que d'agir selon le vœu de leur Seigneur et maître.

Au-dessus de la chambre de torture il y avait deux autres pièces : Dans la première, la plus grande, on voyait quelques lourdes chaises et une table avec une sonnette de cuivre et tout ce qu'il faut pour écrire. C'est là qu'on interrogeait provisoirement les détenus, ou qu'on les confrontait les uns avec les autres, pour préparer l'instruction avant de renvoyer les causes devant le banc des échevins. L'autre pièce, où il n'y avait qu'un long banc de bois, servant de salle d'attente aux témoins, à l'huissier et aux gardes.

Quelque temps après que le géolier eut mis le père Couterman en liberté, l'amman se promenait de long en large dans la plus grande de ces deux pièces.

C'était un homme long et maigre, aux traits durs, aux petits yeux brillants. Le tremblement nerveux de ses lèvres minces, indiquait un caractère passionné qui ne savait ni aimer ni haïr à demi.

Il se parlait à voix basse, laissant échapper de temps à autre une parole de colère, agitant l'index comme pour menacer, ou souriant d'un air de triomphe.

Tiré de ses réflexions par un bruit qui venait de l'étage inférieur, il entra dans la salle d'attente, il dit à deux jeunes paysans assis sur le banc.

—Voilà le drossart qui arrive. Songez bien à répéter votre déposition telle que je l'ai reçue.

—Soyez tranquille, seigneur amman, répondirent-ils, nous n'y changerons rien.

—Il est bien certain, n'est-ce pas, que mon neveu n'avait pas d'autre intention que de forcer Urbain à se battre à coup de bâton ?

—Très-certain, monsieur.

—Eh bien, soyez donc prudents. Si le drossart vous fait appeler, dites ce que vous savez. Mais soyez clairs dans vos réponses, et parlez le moins possibles.

Il revint dans la grande chambre. Presque en même temps le drossart entra, suivi du greffier, de l'huissier et de deux gardes. Il s'assit dans le fauteuil après avoir échangé un salut avec l'amman. Celui-ci s'assit à sa droite, le greffier à sa gauche ; l'huissier et les deux gardes restèrent debout près de la porte.

Le drossart avait l'air imposant et paraissait profondément pénétré de la dignité de ses fonctions. Il était très gros, tenait en marchant la tête renversée en arrière et se balançait sur ses jambes courtes. L'expression de son visage était grave et fière, de sorte que beaucoup de personnes le regardaient comme un homme sévère et même dur, malgré ses joues molles et ses lèvres pendantes, indices d'un caractère taible.

Il posa en silence son chapeau sur la table, arrangea quelque peu les boucles de sa perruque, puisa une prise dans sa tabatière d'or, renvoya d'un signe l'huissier et les deux gardes dans la salle voisine, et dit enfin :

—Amman, voilà un déplorable événement : un meurtre à D'worp ! Notre seigneur en sera aussi affligé qu'irrité. Si les coupables étaient des vauriens étrangers, on pourrait considérer le fait comme un demi-malheur ; mais des habitants de D'worp ! de bons fermiers, c'est une honte pour la commune ! Le greffier m'a déjà donné quelques détails chemin faisant. Dites-moi brièvement, je vous prie, comment la chose est arrivée.

—C'est bien simple, monsieur le drossart, répondit l'amman. Hier, dans l'après-midi, au grand tir de Beersel, mon neveu Marc Cops, qui avait bon cœur au fond, le pauvre garçon a voulu trinquer à la santé de Cécile Roosens. Urbain Couterman, devenu orgueilleux et suffisant depuis qu'il est le fiancé de cette jeune fille, lui a défendu de trinquer avec Marc. Depuis longtemps déjà cet hypocrite avait provoqué

mon neveu par ces gestes moqueurs, de sorte qu'à la fin une rixe violente s'éleva entre eux, rixe qui prit fin à ce moment par l'intervention du maire et par la mienne. Marc, déçu dans sa plus chère espérance, et de plus raillé et insulté, devait naturellement éprouver le désir de se venger, comme tous les jeunes gens en pareil cas. Il résolut de chercher querelle à son rival, s'il pouvait le rencontrer quelque part et de châtier son insolence par quelques coups de bâton. Hier au soir Marc se trouvait avec plusieurs de ses amis aux environs du bois des Béguines, lorsque les Couterman passèrent par cet endroit ; à sa première menace, le pauvre Marc fut traîtreusement frappé d'un coup de couteau, et tomba baigné dans son sang, la poitrine transpercée. Les amis de Marc menèrent les Couterman en prison, car ils ne savaient pas lequel des deux avait commis le meurtre, et s'ils n'étaient pas coupables tous deux ; mais ce matin, au petit jour, lorsque j'allai visiter le cadavre avec le médecin, nous ne découvrîmes qu'une seule blessure très-profonde, et j'en conclus naturellement qu'Urbain était le seul coupable. Je me rendis à la prison pour l'interroger ; il reconnut sans détour qu'il avait donné le coup de couteau et tué mon pauvre neveu. J'ordonnai alors au géolier d'élargir le vieux Couterman. Voilà, monsieur le drossart, le récit bien simple de l'événement. Dans la salle à côté il y a deux jeunes gens qui accompagnaient Marc au moment fatal. Ils sont prêts à attester que mon neveu et ses amis n'avaient d'autres armes que leurs cannes ordinaires.

Le drossart garda quelques instant le silence et réfléchit sans lever les yeux. Puis il huma une prise, et dit :

—Hum ! hum ! pourvu que vous ne tourniez pas trop la chose d'un côté. Marc était votre neveu, et vous parlez de lui comme d'un garçon doux et tranquille, tandis qu'au contraire... La justice ne connaît point de parenté.

—Que voulez-vous dire ? s'écria l'amman en maîtrisant son dépit. Vous ferez bientôt un coupable de la victime !

—Mais comment nomme-t-on cela, lorsque quelqu'un guette une ou plusieurs personnes dans l'obscurité, pour les attaquer et les maltraiter ? Je plains votre malheureux neveu, et vous aussi, amman, qui pleurez sa mort ; mais, hum ! hum ! cette affaire n'est pas claire comme de l'eau de source.

—Pas claire ! répliqua l'amman indigné. Était-elle autre chose qu'une querelle ordinaire où l'on eût seulement échangé quelques coups de bâton ? En tirant leurs couteaux, des gens perfides et méchants on changé cette rixe en scène de meurtre.

—Vous accusez donc aussi le vieux Coutermann ?

—Non : mais comme nous avons trouvé sur les lieux deux couteaux ouverts, il est clair que le père Coutermann avait aussi l'intention de faire un sanglant usage de cette arme, s'il en avait trouvé l'occasion. Mais il ne s'en est pas servi, et je ne tiens pas à ce qu'il soit maintenu en cause.

—On a trouvé deux couteaux ? murmura le drossart. Hum ! hum ! cela aggrave la situation d'Urbain, en faisant supposer que les Coutermann aussi bien que Marc avaient soif de vengeance, et ne songeaient pas seulement à leur défense.

—C'est ainsi, monsieur le drossart. Et la preuve, c'est qu'Urbain avoue avoir crié avant de savoir ce qu'on lui voulait : "Le premier qui approche, je le saigne."

Le drossart aspira une nouvelle prise et se tut un moment selon son habitude.

—Quelle peine pensez-vous devoir requérir contre Urbain ? demanda-t-il.

—La corde ou la roue, M. le drossart.

—Hum ! hum ! la corde ? c'est un peu fort.

—Et pas de circonstances atténuantes ?

—Aucune. Le baron nous a strictement prescrit d'être impitoyables pour les querelleurs et les batailleurs. Que dirait-il si nous ne punissions pas de mort un meurtrier ?

—Eh bien, amman, vous pouvez requérir la peine de mort si le fait est trouvé assez grave. Mais il me paraît douteux que le banc des échelins la prononce. Commençons l'audience maintenant.

Il agita la sonnette de cuivre ; l'huissier et les deux gardes parurent.

—Amenez le prisonnier Coutermann, dit-il.

—Votre parenté avec Marcus, continua-t-il en s'adressant à l'ammen, doit naturellement vous pousser à trouver Urbain coupable et à aggraver son crime. Moi, juge supérieur de notre seigneur le baron, je ne puis partager cette prévention. Laissez-moi donc seul interroger l'accusé, et l'intervenez que lorsque je vous y inviterai.

—C'est bien, je me tairai ! grommela l'ammen mécontent.

Urbain parut entre les deux gardes. Le pauvre garçon avait les mains enchaînées. Ses yeux étaient rouges à force de pleurer ; mais il tenait la tête haute, et regardait les juges d'un œil calme et assuré.

Après avoir humé une prise, le drossart lui demanda d'un ton solennel, et en mesurant ses mots :

—Vous vous nommez Urbain Coutermann, vous êtes âgé de vingt-quatre ans, et vous êtes né à D'worp ?... Cette nuit, à dix heures, un

meurtre a été commis près du bois des Béguines, sur Marc Cops, habitant de cette commune. Expliquez-nous comment le fait est arrivé.

—Je revenais de Beersel avec mon père et notre valet de ferme, lorsque près du bois des Béguines, nous entendîmes tout à coup du bruit et des coups de sifflets, devant et derrière nous sous les arbres. Nous crûmes à une attaque de voleurs de grand chemin, et nous tirâmes nos couteaux pour nous défendre. Tout à coup je reconus la voix de Marc qui criait à ses compagnons : "Mes amis, ils sont dans le filet ; tombez dessus, tuez-les !..."

—Cela n'est pas vrai, s'écria l'ammen. Les amis de Marc attesteront que rien de pareil n'a été dit :

—Monsieur l'ammen, vous oubliez ma recommandation, dit le drossart sévèrement... Continuez, Urbain.

—A ces cris je fus convaincu que notre vie était en danger, reprit le jeune homme avec calme. Lorsque je crus voir dans les ténèbres que nos agresseurs se ruaient vers nous, je leur criai : "Venez, si vous l'osez : le premier qui approche, je le saigne !"

—Monsieur le drossart me permet-il de donner un renseignement ? demanda le greffier qui jusqu'alors avait noté silencieusement les paroles de l'accusé.

—Certainement ; parlez, greffier.

—C'est que les seuls témoins qui aient déjà fait leur déclaration, Jean Goens et Charles Stichelbant, ils sont dans la salle d'attente, — affirment que ce n'est pas Urbain, mais son père qui a proféré cette menace. Charles Stichelbant est même convaincu, dit-il, que c'est aussi le père et non Urbain qui a donné le coup de couteau.

—Hum ! hum ! cela embrouille l'affaire, dit le drossart.

—Mais pourquoi s'arrêterait-on à ces petites particularités, objecta l'ammen, puisque Urbain s'avoue coupable ?

—A-t-on interrogé Coutermann père ? demanda le drossart.

—Non, à quoi bon ?

—Il faut l'interroger... Accusez, poursuivez votre déclaration.

—En ce moment, reprit Urbain, notre domestique reçut un coup terrible ; je crus que mon père était atteint, et je plantai mon couteau dans la poitrine de l'agresseur sans le reconnaître.

—Et vous ne saviez pas que c'était Marc ?

—Non, M. le drossart ; je le supposais, mais je ne le savais pas.

(La suite au prochain numéro).

PROSPECTUS.

“**Le Canadien Illustré**,” tel est le titre de la publication que nous offrons au public aujourd'hui. Nous croyons remplir une lacune qui se fait vivement sentir, en publiant un journal bien rédigé et bien soigné en fait de littérature, et en donnant aux charmantes lectrices et aimables lecteurs des feuilletons qu'ils pourront lire pendant leurs heures de loisir de la semaine et du dimanche. Rien ne sera épargné pour en rendre la lecture attrayante, et, à cet effet, nous ne publierons que les feuilletons les plus nouveaux et les plus intéressants. Hâtons-nous de dire que la moralité présidera au choix de nos ouvrages; notre but est d'intéresser, mais non de pervertir, et nous disons, avec assurance, que les parents pourront, sans aucune crainte, permettre à leurs enfants la lecture de notre journal.

“**Le Canadien Illustré**” paraîtra une fois par semaine, le *Judi*, et sera distribué immédiatement. Le NUMÉRO-PROSPECTUS que nous publions cette semaine donnera une idée de notre programme littéraire, et nous sommes convaincus que sa lecture ne pourra que plaire; plus que cela, que celui ou celle qui l'aura parcouru et prendra note des ouvrages que nous publierons, tels que: *Pharold le Bohémien ou le Val Maudit* et *Une Affaire Embrouillée*, prendra de suite un abonnement au premier numéro qui paraîtra le 5 Mai prochain.

En outre, nous sommes heureux de pouvoir annoncer aux lecteurs, qui s'abonneront à notre journal, que nous avons tous les fonds nécessaires pour subsister pendant au moins deux ans. Il n'y a donc rien à craindre de ce côté.

Si le public veut bien nous honorer de son bienveillant patronage, nous promettons qu'avant longtemps, nous leur donnerons une gravure pour chaque ouvrage qui sera en cours de publication. Nos gravures seront exécutées par les meilleurs artistes en ce genre, voulant que notre publication soit un succès. D'un autre côté, la modicité du prix de l'abonnement met “**Le Canadien Illustré**” à la portée de tout le monde. Qui ne peut disposer d'une piastre par année, pour 12 pages de matière à lire: à la fin de l'année il se trouvera propriétaire d'un très joli volume de 624 pages, contenant toutes sortes d'illustrations et sujets intéressants. Nous nous présentons avec confiance devant le public, et nous espérons qu'il saura reconnaître dignement les efforts et les sacrifices que nous nous sommes imposés, et que “**Le Canadien Illustré**” aura sa place marquée au sein de toutes les familles Canadiennes.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Tous les numéros non vendus seront repris d'ici à un mois, afin de donner le temps de régulariser la vente.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: **LE CANADIEN ILLUSTRÉ**, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.



Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,

Etc., Etc., Etc.

Se vend dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires.

PICAULT & CIE.,

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

IMPRIMERIE DU JOURNAL

Le Canadien Illustré

32, Rue Bonsecours, Montréal.

Le soussigné informe respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt à exécuter toutes sortes d'impressions dans les deux langues, telles que :

CARTES D'AFFAIRES,
 CARTES DE VISITES,
 CARTES DE RAFFLE ET BAL,
 EN-TÊTES DE LETTRES,
 EN-TÊTES DE COMPTES,
 CIRCULAIRES,
 MEMORANDUM,
 ETIQUETTES,
 LETTRES FUNÉRAIRES,
 PETITES AFFICHES,
 CATALOGUES,
 PAMPHLETS,
 OUVRAGES DE LOI,
 ETC., ETC., ETC.

Le tout exécuté avec soin et sous le plus court délai.
 Les prix défient toute compétition.

J. B. BYETTE, Imp.